

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 5

Artikel: Le raccomodage
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.
 Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Malades et médecins.

L'hiver doux dont nous sommes favorisés — si faveure il y a — fait les délices des médecins. Ces messieurs ne savent où donner de la tête. Pas de maison où il n'y ait un ou deux malades.

Coryzas, bronchites, pleurésies, pneumonies, rhumatismes de tous genres naissent et multiplient comme poissons dans l'onde, au sein de l'atmosphère humide et maligne dans laquelle nous vivons.

Toutes les drogues de l'univers sont mises à contribution, avec plus ou moins de succès, et, derrière leurs pilons et leurs alambics, les pharmaciens affairés sourient malicieusement.

Il faut bien que tout le monde vive.

Pendant ce temps, les pauvres patients éternuent, se mouchent, toussent, crachent; ils gémissent sous les coups de lance du rhumatisme, plient sous le joug du lombago. A côté de leur lit de douleur, sur la table de nuit, s'alignent les bouteilles de toutes formes, aux bouchons encapuchonnés de papiers multicolores, aux étiquettes couvertes de nombres cabalistiques et de noms barbares, aussi indéchiffrables les uns que les autres. Dans ces bouteilles, que l'on agite toujours, par ordonnance du pharmacien et aussi un peu par tradition, sont les drogues de couleur étrange, que, une fois, deux fois, trois fois par jour ou même toutes les heures, le malade prend par cuillerée, en grimaçant et souvent sans conviction.

Tous les jours — plutôt deux fois qu'une — le médecin vient voir son client. La distance ni les étages ne le retiennent. Hélas, c'est la profession qui le veut.

— Eh bien, comment ça va-t-il aujourd'hui, mon cher malade ? demande-t-il, en s'approchant, le sourire sur les lèvres.

— Peuh ! peuh ! docteur, ça ne va guère mieux. Il me semble même que...

— Allons, allons, ne vous découragez point. Montrez-moi votre poulx ?... Il est bon... Cependant, pas d'imprudences. Surtout, ne vous levez pas.

— Dois-je finir la bouteille que vous m'avez ordonnée hier ? J'en ai pris déjà quatre cuillerées.

— Quatre cuillerées ! c'est assez. Laissez-moi cela. Je vais vous prescrire autre chose.

Trois ou quatre mots illisibles, tracés à la hâte sur un feuillet de papier. « Voici, dit-il ; vous en prendrez une cuillerée, toutes les heures. Je reviendrai d'ailleurs ce soir ».

— Oh ! docteur, il n'est pas nécessaire de...
 — Si, si, je préfère. Allons, au revoir et bon courage !

Le médecin est parti.

« Encore une ! » s'écrie alors la femme ou la mère du malade, en hochant la tête et en regardant d'un air incrédule les bouteilles qui encombrant la table de nuit.

— Que veux-tu, ce sera peut-être la bonne ? murmure, la tête dans les couvertures, le patient résigné.

Ce sera peut-être la bonne ! Hélas, il faut

bien souffrir dans cette espérance. Aujourd'hui, tout le crédit de la médecine est dans ces bouteilles à agiter.

Il n'en fut pas toujours ainsi, si nous en croyons un souvenir qui nous revient à la mémoire, et que voici. Ce sera le mot de la fin.

Nous eûmes, il y a quelques années, la faveur de nous asseoir à la table d'un de nos médecins les plus distingués. Il est mort aujourd'hui, après une longue carrière, et sa mémoire est bénie par tous ceux qui l'ont connu, à quelque titre que ce soit.

Au moment du café, la conversation tomba sur la médecine et les médecins. Sur ce sujet, elle prit d'emblée un tour piquant, grâce à la présence d'un second membre de la docte Faculté.

On discourt longtemps des progrès réalisés dans le domaine de la médecine, de la chirurgie, surtout — qui semble avoir pris le pas sur sa sœur ; — on compara la manière des vieux médecins avec celle des nouveaux ; on constata — non sans regret — la facilité avec laquelle, aujourd'hui, dans les familles, on change de médecin, comme on change d'épicier ou de bottier. On allait conclure, sans conclusion.

« Eh bien, moi, fit tout à coup notre hôte, se levant et nous invitant à le suivre sur la terrasse, sans contester les progrès réalisés par la médecine, je crois qu'aujourd'hui on surfait un peu son pouvoir. Il ne faut pas tout attendre d'elle. En bien des cas encore, je reste fidèle à la vieille école, qui m'a formé. »

Là-dessus, il nous conta que, tout récemment, le hasard lui avait ouvert la porte d'une humble demeure, dans laquelle, depuis de longues semaines, gémissait une vieille, dont l'âge, le travail et la misère avaient fini par vaincre l'endurance. Seule auprès d'elle, pour la soigner, sa petite fille, une enfant de quatorze ans.

Une odeur insupportable de renfermé vous arrêtait sur le seuil. Le grabat sur lequel était couchée la malheureuse n'avait plus de nom ; depuis trois semaines, au moins, il n'avait pas été renouvelé.

« D'abord, ouvrons les fenêtres », dit notre hôte. Aussitôt, un bon petit air frais, tout imprégné des senteurs de la campagne, et qui ne demandait qu'à entrer, fit irruption. A ses caresses, les pommettes de la malade reprirent tout de suite un peu de couleur.

Aidé par l'enfant, le médecin arrangea le lit, y mit des draps propres, releva l'oreiller.

Après cela, désignant les bouteilles de drogues qui couvraient la table : « Laissez-moi tout cela pour le moment ». Puis, il conduisit l'enfant au jardin, lui montra les petites fleurs qui souriaient au soleil du bon Dieu : « Avec ces fleurs, dit-il, tu prépareras une tisane. Tu feras prendre cette tisane à ta grand-mère, avec quelques verres de vieux vin, que je vais t'envoyer, et tout ira bien ».

Ce n'était pas tant de remèdes qu'il fallait à la pauvre femme, mais un peu de ce repos et

de ces biens du monde, que le sort prodigue à quelques-uns et qu'il lui avait toujours refusés.

Revenant une semaine après, notre médecin trouva sa malade assise au soleil, devant sa porte.

— Alors, ça va mieux ? dit-il, en l'abordant.

— Oh, oui, monsieur le docteur, beaucoup mieux. Je crois bien que, grâce à vous et à vos bontés, j'ai renouvelé encore une fois.

En terminant sa petite histoire, notre hôte passa familièrement son bras sous celui de son collègue, puis, avec un fin sourire : « Eh bien, mon cher confrère, cela ne veut-il pas dire une chose ? »

— Eh quoi ?

— C'est que nos médecins d'aujourd'hui, dont je me plais d'ailleurs à reconnaître la science et le dévouement, ont parfois un tort.

— Lequel ?

— ...Ils croient un peu trop à la médecine !

X.

Le raccommodage.

Nous venons de parcourir une brochure publiée en 1875, qui traite tout particulièrement du rôle important que la femme joue dans l'économie nationale, en pratiquant l'ordre et en veillant à la conservation de tout ce qui est utile dans un ménage.

Qu'on nous permette d'en citer un passage. — Le fait que la population de la Suisse a augmenté dès lors ne change rien aux arguments de l'auteur, M. de Stein, quant au fond :

« Démontrons, par exemple, par des chiffres quelle importance il y a à raccommoder les bas et les chemises. Supposons que les 2 millions 500,000 habitants de la Suisse possèdent seulement en tout 8,000,000 de chemises, valant 20,000,000 de francs. Nul ne contestera qu'en raccommodant soigneusement les chemises, on peut les faire durer au moins 10 % plus longtemps, c'est-à-dire que, seulement pour cet objet, les femmes peuvent augmenter annuellement la fortune de la Suisse de 2,000,000 de francs.

« Si l'on fait le même calcul pour les bas, le linge de table et de cuisine, les habits, les ustensiles de ménage, etc., on se convaincra facilement que le rôle de la femme a une grande importance dans l'économie nationale.

» Supposons encore que dans chacune des 500,000 familles de la Suisse, il se perde en moyenne journellement 20 centimes en viande ou légume qu'on laisse se gâter, en bois que l'on brûle inutilement, etc. ; 20 centimes, ce n'est rien, n'est-ce pas ? mais 20 centimes par jour cela fait 73 francs par an ; 20 centimes par jour et par famille, cela fait journellement 100,000 francs pour la Suisse et 36,500,000 par an.

Curiosité de femme. — A l'occasion de la retraite de M. Deibler, comme bourreau de Paris, on a beaucoup parlé de lui et surtout de ses prédécesseurs, les Samson, qui se passè-